

ANNE ÉLAINE CLICHE

# LA PISSEUSE

---

*roman*



LE QUARTANIER

*À ma mère, mon père,  
ma sœur, mon frère.*

We lay with our heads in the shade and look up into the trees.

“You asleep?”

“No,” Bill said. “I was thinking.”

I shut my eyes. It felt good lying on the ground.

“Say,” Bill said, “what about this Brett business?”

“What about it?”

“Were you ever in love with her?”

“Sure.”

“For how long?”

“Off and on for a hell of a long time.”

“Oh, hell!” Bill said. “I’m sorry, fella.”

“It’s all right,” I said. “I don’t give a damn any more.”

“Really?”

“Really. Only I’d a hell of a lot rather not talk about it.”

“You aren’t sore I asked you?”

“Why the hell should I be?”

“I’m going to sleep,” Bill said. He put a newspaper over his face.

“Listen, Jake,” he said, “are you really a Catholic?”

“Technically.”

“What does that mean?”

“I don’t know.”

“All right, I’ll go to sleep now,” he said. “Don’t keep me awake by talking so much.”

ERNEST HEMINGWAY

*The Sun Also Rises*

I

HIVER/ÉTÉ

Première vision. Tout est théâtre. L'héroïne (ou la comédienne), assise sur la rampe de la scène, boit sa bouteille d'encre. Elle balance les jambes dans le vide de la salle où quelques spectateurs, patients, attendent. Or, voilà qu'elle écarte délicatement les cuisses. Lentement, sans qu'il soit possible de douter de l'indécence en train de s'accomplir sous nos yeux. De la fente improbable, une encre singulière a commencé à couler. Nous sommes à la limite du spectacle. À l'instant insaisissable où le tragique tourne à la comédie. La vision s'est évanouie. Seul le petit lac d'encre continue de se déverser goutte à goutte.

Montréal, 6 janvier

He thought that he thought that he was a jew whereas  
he knew that he knew that he knew that he was not.

*Ulysses*

Aujourd'hui, jour de ma résurrection. J'entre (solennellement?) sur la scène incroyable de ma procession funéraire. Qui me croira? Le temps. Le temps pour convaincre ceux qui doutent... mais qu'importe. Ceux qui doutent sont vivants alors que moi... J'ai renoncé au suicide. Ce matin. (Mais la procession avance, avance... et tout est prêt pour la cérémonie.) Que dire encore? Et que dire d'elle?... Que je l'ai vue?... Non. Que c'est elle qui m'a vu. (La tête du cortège m'a un peu devancé. C'est tout. Ce sont des choses qui arrivent.) Comme si nous avions aperçu la même chose en même temps. (La coïncidence n'est jamais prévue dans ces cas-là. On exige le mort d'abord, le cortège ensuite. Logique. Mais il suffit d'un

léger décalage pour... C'est tout.) Bon. Je viens de ranger le revolver. Pas trop loin. Pas trop loin. Un bel objet. Très. Délicat, minuscule et lourd. Un revolver de femme. Un revolver hollywoodien qui appartenait à mon père. Un ami lui avait rapporté ça un jour... Un cadeau parvenu jusqu'à moi... l'héritage... Délicat, minuscule et lourd. Me tuer? Ici? Je croyais. Mais cela est devenu inutile ce matin. Alors? Rien. Je change de mort. Je choisis d'assister (spectateur patient) à ma mise au tombeau, à ma descente aux enfers. (Et je descends, je descends.) Ma momification est déjà commencée, se poursuit silencieusement, me faisant tourner sur moi-même tandis que d'infimes bandelettes finissent de me recouvrir peu à peu, encore vivant et pourtant déjà mort... Cadavre fatigué, dérisoire. Vieille loque tenace, décidément.

Faudra-t-il, comme prévu, brûler toutes mes notes, détruire les pellicules et attendre? On verra. Il n'y a plus rien à attendre. Écrire mon nom ici : Livio Violante. Voilà. C'est fait. Et je laisse en blanc le dernier pan de l'építaphe : LIVIO VIOLANTE 1950- . On va dire : c'est un nom étranger. Mon père était italien, alors évidemment... Et ma mère? Elle va mal, merci. Juive et tchèque d'abord, française ensuite, puis italienne, par son mariage. Mon père, ma mère. Ni frère ni sœur. Devenus Canadiens tous les deux, par la force des choses. Elle n'est pas morte. Elle veut mourir à Prague, m'a-t-elle écrit encore récemment. C'est une décision ferme. Depuis la « révolution tendre ». Ma mère est malade et vieille, un peu folle. Et moi? Cinéaste, peut-être... et sans doute fou

aussi. Peut-on savoir... Il y a longtemps que je vis ici, dans ce pays étrange, cette ville. Trente-neuf ans aujourd'hui. J'avais choisi ce jour anniversaire comme ça... pour rien. J'aurai donc quarante ans cette année puisque je reste et commence avec elle. Mort différée? Non. Transposée.

La nuit dernière, j'ai ramené une inconnue chez moi. Ma dernière nuit, alors... Pourquoi suis-je sorti ce matin? Ah oui, la poste. Il fallait poster cette lettre à ma mère. Milena Brod-Violante, 16, rue Vieille-du-Temple, Paris. La lettre est restée dans ma poche. Je peux la toucher... Là, je la touche. Pauvre mère. Elle aurait souri : il m'a devancé, l'animal. Ma mère a toujours aimé la mort. Une façon étonnante (insistante) de la souhaiter à ceux qu'elle aime. Je ne l'ai jamais vue si apaisée que lorsqu'il y avait un mort dans la famille ou dans l'entourage. Je me souviens de funérailles innombrables... d'enterrements dont je ne vois pas la fin et où ma mère me traîne, me force à regarder le mort, le cercueil, la tombe. J'ai appris à lire sur les pierres tombales... IN MEMORIAM... On cherchait mon nom sur les stèles, les monuments... Mais « Livio », c'est rare... Cherche un « L », dit ma mère... Cherche un « v »! Et je cours comme un fou entre les tombes, criant la lettre qui m'arrive comme une révélation. L ! L ! v ! L ! v ! Et j'accusais ma mère (qui me suit essouffée dans l'allée du cimetière) de m'avoir affublé d'un faux nom, d'un nom introuvable et que personne n'a jamais porté. Cherche Livio! Cherche! Je cherche.

Un mort pour elle, c'était la paix, l'accomplissement de quelque chose. Une joie l'habitait. Les jours d'enterrement,



elle posait toujours sa main à plusieurs reprises sur ma tête. Encore l'an dernier quand Agnès est morte... Une amie si chère... Elle, légère et sereine malgré sa maladie. Elle jouait dans mes cheveux au cimetière, chantonnait. Elle semblait plus jeune... avec sa belle tête d'enterrement. Dans la voiture en rentrant, elle s'est penchée vers moi : « Et toi, Livio, tu vas vivre encore longtemps? » Il y avait une petite impatience dans sa voix. Non, mère, non. On le gravera, ce nom impossible. Et je saurai enfin lire.

La lettre est restée dans ma poche... Mère bien-aimée, ton unique fils est mort et t'attend éternellement comme éternellement il t'a attendue.

Je suis entré là par hasard, ce matin... Mais non, mais non. Par habitude. J'entre chez Jos Dubois Brocante pratiquement tous les jours. En passant la porte, je ne savais pas que j'abolirais d'un seul coup le travail acharné de ces deux derniers mois. Deux mois que je travaille à tout abandonner, à lâcher, à partir, à renoncer à un projet bien au-delà de mes forces. L'idée était simple, pourtant! Et ne requiert qu'un budget dérisoire. Presque rien. Un film-récitation... comment dire?... un texte, une voix cherchant son visage, sa figure. Presque rien. Mais voilà. C'est le « presque » qui est au-delà de mes forces. J'en ai parlé à quelques personnes... des gens du métier, des producteurs, des amis. Ils ne voyaient pas vraiment où je voulais en venir. S'étonnaient :

— Qu'est-ce qui te prend, Livio? L'avant-garde, c'est fini, dépassé. Daté, Livio. Vide, éculé et triste. Bien triste.

Mon père, plus simple, aurait dit :

— Encore une de tes idées, fils. Tu ne pourrais pas, une fois dans ta vie, faire un peu comme tout le monde?

Mais père est mort et n'a rien vu, ni ce film mort-né. Pourtant, il n'a pas déshérité son fils. Mon père était un homme de principes. Le sens du devoir, la peur du Jugement dernier, maladif. Jusqu'à la brutalité la plus effarante. La peur de la dette... il en crevait. Quant à l'avant-garde, je n'ai jamais su... Seule la mort m'intéresse, et la mort est derrière moi... bonne arrière-garde. Deux mois que je travaille à renoncer à mon idée, à brûler ce fantasme comme ma cervelle devrait l'être à l'heure qu'il est.

Midi. Je serais mort... Cerveau éclaboussé sur les murs blancs. Quelqu'un m'aurait trouvé. Anna. Elle vient toujours le samedi vers cinq heures. Avec elle, je suis un comédien de talent, absolument rigoureux. Anna ne jouit que dans la répétition. Nous n'opérons donc qu'à partir de deux scènes. Elle sonne et entre chez moi sans attendre. Cinq heures : elle sort du travail, arrive ici très excitée. Si je ne suis pas là, elle retire tous ses vêtements sauf les chaussures. Elle m'attend ainsi, étendue sur la table de la cuisine. Elle prend des poses. De là, elle peut se voir dans la grande glace du hall. Anna a des orgasmes en miroir. Elle désire le spectacle de son abolition. J'arrive. Elle exige de la vitesse; que je la terrasse, que je la pénètre tout de suite en chuchotant : « Donne-moi les bijoux! Donne-moi les bijoux! » Ses seins sont durs, dressés et blancs... de la pierre. Elle jouit, je crois. Longuement parfois. Si je suis là quand elle entre, elle va droit au salon et m'appelle : « Livio? Livio? Tu es là? » Je ne dois pas

répondre. Elle prend alors un livre et commence à lire à haute voix. (Anna est comédienne de profession. Elle a du métier.) Mon rôle consiste à la prendre ainsi, par derrière et debout, tandis qu'elle poursuit sa lecture. Nous rythmons l'énoncé, le débit. Je lui souffle un peu le texte parfois, car je lis, ainsi, par-dessus son épaule. Anna se concentre toujours sur certains mots qu'elle articule avec une étrange application. Par exemple samedi dernier les mots *inutile* et *poisson*, alors qu'elle lisait ce passage – choisi au hasard – du *Journal* de Kafka et daté du 20 août 1911 :

Je ne puis le comprendre ni même le croire. Je ne vis que de-ci de-là à l'intérieur d'un petit mot dans l'inflexion duquel je perds pour un instant ma tête *i-nu-ti-le*. La première et la dernière lettre sont le commencement et la fin de ma manière de sentir qui s'apparente à celle du *poi-sson*.

Elle est secouée de vagues longues et hautes qui déferlent dans le livre et dont le ressac me parvient, charriant les phrases rompues qu'elle ne cesse de lire... Il est rare qu'elle reste chez moi après. Elle ne m'embrasse pas, ne dit aucun mot d'amour, me parle seulement parfois de sa fille Marielle, sourde-muette. Peut-être aussi quelques mots sur son travail. J'aime Anna. Son rire. Son théâtre. La tête qu'elle aurait faite ce soir... Des bouts de cervelle collant à ses bas. Elle se serait peut-être vautreée là, dans la mare. Je la connais si peu. Peut-être. J'y penserai tout à l'heure, j'y penserai quand elle sera là. Je vais

toucher ses seins de pierre à pleines mains, ouvrir sa chemise. Mordre son cou. Lire entre les cheveux, au-dessus du parfum. Sa fille a le même sourire, les mêmes yeux. Elle l'amène quelquefois... Nous parlons avec les doigts, les mains, le visage... mais d'autre chose.

La jeune femme de ce matin s'appelle aussi Anne. Anne et Marie. Elle a insisté : ce n'est pas un nom composé; ce n'est pas Anne-Marie. Deux noms distincts : Anne et Marie. Me tuer? Pourquoi? La tête du cortège a pris les devants... ne reste plus qu'à trouver le mort. Où est-il passé? C'est ce qu'on appelle une rencontre. Alors – comprenez qui pourra – je me suis raccroché au film. Au dernier moment. Voilà. Le suicide? Raté, mon cher Livio.... ou disons : moins théâtral... derrière la caméra.

Quand j'ai franchi le seuil, il n'y avait personne dans la grande salle jonchée de meubles, tableaux, bijoux, objets divers. Derrière moi, la rue Saint-Laurent était grise, sale et froide, balayée par le vent. Au fond de la pièce, Jos décapait un peu, déplaçait surtout la poussière en touchant, tripotant au hasard ses fétiches. Mon regard parcourait déjà sans le voir un petit panneau de bois posé à l'écart sur une des tables qui longent la fenêtre... J'ai vu tout de suite ce morceau arraché à un décor d'église... une pièce ayant sans doute appartenu autrefois à un retable baroque. La figure représentée est insolite : c'est un Christ accroupi, on dirait, ou plutôt : fléchissant, la croix basculée par-devant l'épaule droite. Le bois du panneau est intact. Seul le vernis est un peu abîmé comme si quelque chose, longtemps collé à sa surface, avait été

soulevé. Trace probable d'un rabat du retable, d'un volet qui l'aurait recouvert trop longtemps. Je l'ai en ce moment devant moi. Cela n'a pas de prix. Jos a accepté de le laisser entre mes mains, en dépôt.

— Tu le veux combien de temps?

— Je ne sais pas... Le temps de l'étudier.

— Bon. Garde-le quand même à ma disposition. On ne sait jamais. Il y a des amateurs de débris d'église. C'est un superbe débris. J'y tiens.

Sympathique, ce Jos. Solitaire, insolite comme les précieux objets qu'il recueille et chérit. Allez! Je trinque! À la tienne! Je bois souvent seul. Depuis douze ans...

Quel est ce moment de la Passion? Quelle est la fraction, le chiffre de ce calvaire? Première chute? Deuxième? Ou simple maladresse du peintre? Non. Le trait est précis, assuré. Il s'agit d'un maître. Il a représenté un temps infigurable, infinitésimal du chemin de croix. Par exemple, l'instant non mesuré entre la chute et le redressement, l'instant où le corps cherche son équilibre, se rattrape au dernier moment; ou encore : le petit saut entre le pied qui bute et l'autre qui s'apprête à le rejoindre : brusque flexion du genou. De quel morceau de temps... de quelle décomposition cinétique du faux pas s'agit-il? Quinzième siècle en tout cas. J'en suis presque sûr... les couleurs trompent rarement. Hollande ou Portugal. Le fragment perdu d'une Passion.

Cette nuit, la femme s'appelait Michèle. Trente-six ans environ. Affairée. Distraite. Chez Romano, vers huit heures. Elle achetait des linguinis (cinq cents grammes),